



L'Esprit de la loi

Le bien suprême

1. La gloire de Dieu comme le bien suprême
2. Le Royaume de Dieu comme le bien suprême

L'étude de l'éthique chrétienne et réformée nous conduira, pour terminer, vers la considération de la fin ultime de toute expression de la foi et de toute pratique morale chrétienne, à savoir le bien suprême de l'homme.

1. La gloire de Dieu comme le bien suprême

À l'origine, l'idéal pour l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, devait consister en le choix et en la conformité à la Parole de Dieu, idéal suprême, bien absolu, garantie intégrale de paix sur terre et d'indicible bonheur dans l'âme. Car Dieu seul est la fin ultime de tout homme; l'Écriture le déclare, les confessions de foi réformées y rendent un témoignage unanime. La personne humaine, la personnalité, écrit Cornelius Van Til, devait, sur une échelle limitée, mais dans sa totalité, permettre la manifestation et la révélation de la personnalité même de Dieu.

Van Til distingue ensuite une nécessaire séparation entre le sens religieux et le sens éthique de cette expression, selon laquelle le monde en général et l'homme en particulier ont été créés afin de glorifier Dieu. C'est ainsi que l'on reconnaît que Dieu est le bien suprême de l'homme. Une telle reconnaissance engage celui-ci en toutes choses et en toutes circonstances à chercher sa seule gloire. Il existe cependant une nuance d'accent porté sur la recherche de cette gloire au sens religieux et au sens éthique.

Religieusement, nous chercherons la gloire de Dieu de manière directe. Éthiquement, elle sera recherchée de manière indirecte. Certes, précise le théologien réformé, il ne s'agit pas là d'une distinction devant être prise *stricto sensu*, une distinction absolue. Car, en un sens, toutes les activités de l'homme glorifient Dieu de manière indirecte seulement. L'activité de l'homme relève du seul ordre temporel; Dieu seul est éternel. Cela signifie en clair que d'aucune façon nous ne pourrions prétendre à contribuer à l'accroissement de la gloire de Dieu.

Nul être temporel n'est en mesure de faire quoi que ce soit pour enrichir l'être éternel de Dieu. La gloire que l'homme rend à Dieu l'est strictement dans la sphère temporelle. Il faut garder à l'esprit ce fait lorsqu'on dit que la religion se tourne vers Dieu tandis que l'éthique concerne l'homme, notre prochain. Mais ceci n'est qu'un fait tout à fait relatif. En un sens, toute activité humaine se déroule par rapport à Dieu. L'éthique humaine n'est pas seulement basée sur un fondement religieux, elle est en

elle-même une éthique religieuse. Bien que nous ne l'entendrons pas au sens de la théologie libérale moderne, nous affirmerons cependant qu'en recherchant le bien-être du prochain nous chercherons par concomitance la gloire de Dieu. Cette raison ne permet donc pas d'établir une distinction tranchante entre notre attitude religieuse et notre attitude morale.

On a dit que dans la religion nous apportons à Dieu notre adoration, tandis que dans l'éthique nous ne lui apporterions que notre obéissance, ce qui, de nouveau, n'est vrai que de façon relative. Car l'adoration requiert notre obéissance et l'obéissance vraie devient une adoration véritable.

On dit encore que la religion traite des *credenda*, c'est-à-dire des articles de la foi, tandis que l'éthique, elle, s'occupe des *agenda*, des devoirs à accomplir. Ceci encore n'est qu'une vérité partielle. Car si la foi est une activité humaine qui cherche Dieu, elle est simultanément le fondement de l'activité éthique.

Finalement, la distinction absolue est illégitime entre religion et éthique si nous prétendons que dans la première nous nous occupons de notre attitude intérieure, des sentiments de l'âme, alors que l'éthique s'occuperait des actions externes. Il n'est pas légitime de parler d'activité intérieure et d'activité extérieure. De même que nous avons besoin d'une adoration vraie, nous avons aussi besoin d'une attitude et d'une activité morale extérieure. Nous adorerons comme nous avons à travailler.

Ces distinctions ou plutôt qualifications ayant été établies, nous pouvons faire un pas de plus pour exposer notre compréhension de la recherche directe de la gloire de Dieu dans la religion, et indirecte dans l'éthique.

Rappelons, pour commencer, qu'aussi bien en religion qu'en éthique nous traitons de la totalité de la personne humaine. En anthropologie biblique, l'homme n'est pas divisé en compartiments étanches.

En second lieu, l'éthique et la religion s'occupent de la totalité de la personnalité humaine, mais seulement en un sens chrétien. Car c'est dans le christianisme que le théisme est restauré, réhabilité, et c'est lui qui impose à l'homme les exigences que nous venons de citer. L'on est homme vrai que si l'on est chrétien. L'homme n'agira pas correctement, au sens moral ou religieux, à moins qu'il le fasse en chrétien.

En troisième lieu, tant l'éthique que la religion traitent de la totalité de la personnalité humaine dans le cadre et la configuration de la race humaine tout entière. C'est à l'humanité tout entière que nous avons affaire. Soit explicitement, soit implicitement, nous traitons de la société dans son ensemble, autant que de l'homme comme individu particulier. L'une n'existe pas sans l'autre, ne possède pas de sens en dehors de l'autre.

Quatrièmement, tant l'éthique que la religion traitent de l'humanité, vue sous son aspect historique. Car toute activité humaine, mentale, émotionnelle, volitive, est un acte temporel. C'est dans le cadre de son histoire seule que l'homme sera correctement et adéquatement examiné. Il se rendrait insensé s'il se prenait pour un être éternel ou s'il prétendait le devenir. La théologie romaine va malheureusement dans ce sens, elle éternise l'homme temporel, et une certaine théologie dite évangélique oublie bien souvent cette temporalité de l'homme.

En cinquième lieu, éthique comme religion traitent de l'humanité dans l'histoire comme authentiquement révélatrice de Dieu et authentiquement signifiante pour le développement du dessein de Dieu relatif à l'univers. Car la fin absolue et l'objectif ultime de l'univers consistent à glorifier Dieu. À nos yeux, ceci est un mystère impénétrable; en effet, comment saisir et expliquer que l'objectif de l'histoire humaine, voire la vocation de l'univers, soit la glorification de Dieu? Cependant, l'élucidation du mystère réside en Dieu et en lui seul.

En sixième lieu, tant l'éthique que la religion traitent de l'aspect de la totalité de la personne humaine que nous appellerons volonté. C'est maintenant que nous pourrions faire intervenir la distinction entre religion et éthique. La religion, même lorsqu'elle traite des buts spécifiques de la volonté de l'homme, tend constamment à la mettre en rapport avec les aspects noétiques (intellectuels) et émotionnels. D'autre part, l'éthique quant à elle, s'occupe davantage de l'aspect concernant la volonté. La première accentue le fait que le roi, c'est-à-dire l'homme à l'image de Dieu, est également sacrificateur et prophète.

L'éthique, quant à elle, sans méconnaître cet office ni l'oublier, s'occupe seule du roi (l'homme chrétien) en tant que suzerain. Elle le pensera en termes d'acteur plutôt que de penseur, ou encore de celui qui éprouve des sentiments et des émotions. Elle s'occupe davantage que la religion des pulsions et de la direction de la personne. Aussi, on peut en parler en termes d'obéissance. Mais l'obéissance n'est pas une vertu passive. Certes, elle souligne la réceptivité de l'homme qui, d'ailleurs, n'est pas une attitude passive. L'obéissance est le fondement d'une grande activité, d'un grand programme constructif d'activité. Cependant, une telle activité ne peut se dire que reconstructrice et non créatrice. Dieu seul a un plan d'activité créatrice, et il désire que l'homme le réalise au cours de son existence temporelle.

En septième lieu, une différence supplémentaire entre l'éthique et la religion apparaît lorsqu'on considère l'activité volitive, celle de la volonté, avec laquelle l'éthique a principalement affaire sous l'angle de ses résultats immédiats temporels. La religion, quant à elle, cherche à amener la personne et l'humanité dans un rapport constant et plus direct avec Dieu, en situant ce rapport à un autre niveau, au-dessus de l'histoire.

2. Le Royaume de Dieu comme le bien suprême

Il était indispensable d'aborder cet arrière-plan pour saisir le sens du Royaume en tant que bien suprême de l'homme. L'expression Royaume de Dieu signifie le dessein réalisé de Dieu en faveur de l'homme.

On peut alors voir l'homme soit comme : (a) celui qui adopte le dessein divin en faisant sien l'idéal proposé par Dieu, ou, au contraire (b) en mettant en motion ses propres forces afin d'atteindre ce même idéal et objectif, ou ceux qu'il se propose lui-même, sans tenir compte de Dieu.

Le fait décisif, capital à cet égard, dans ce programme, est que l'homme puisse se réaliser, au cours de son histoire temporelle, comme le vice-gérant de Dieu. L'homme a été créé comme un caractère

suffisant, mais il a aussi reçu la mission de devenir toujours davantage ce caractère. Il a été créé roi, et il peut et doit vivre et agir comme un roi.

Ceci s'applique d'abord à titre individuel et ensuite à la société dans son ensemble. À titre individuel pour commencer, cet accomplissement est un accomplissement de soi, ensuite celui de la justice, suivi enfin de celui de la liberté (sous le regard de Dieu, assurée, protégée, réglée, disciplinée par la loi du divin Législateur). Considéré du point de vue de la société, cela comporte l'altruisme, la prospérité et le bonheur comme fin ultime, l'utilité comme fin, la bonne volonté comme fin.

Dans la Bible, le bien suprême se voit dans ce que prône l'Ancien Testament et qu'accorde en le perfectionnant le Nouveau. Il nous faut toutefois tenir compte des remarques suivantes : (1) L'Écriture sainte tout entière insiste sur un idéal éthique absolu. (2) Le Royaume de Dieu comme bien suprême se présente comme tel sur chacune des pages de l'Écriture. (3) Une partie du travail pour atteindre le bien suprême consiste en la tâche négative de détruire les œuvres du Malin. (4) Du fait que les œuvres du Malin seront présentes jusqu'à la fin, l'idéal du bien suprême absolu ne sera jamais atteint ici bas. Aussi, l'éthique biblique est une éthique d'espérance; elle fixe son regard au-delà de l'histoire présente.

Dans l'Ancien Testament, la promesse du bien suprême est liée à la terre à conquérir, le pays où coulent le lait et le miel. Si la descendance d'Abraham est fidèle, elle habitera une terre d'abondance. Mais cela ne put jamais se réaliser à cause des multiples rébellions religieuses et morales d'Israël. Cependant, cette opposition et transgression n'annule pas la validité de la promesse, accordée de manière absolue et qu'aucune littérature extrabiblique n'a pu égaler.

D'autre part, il faut noter que les menaces prononcées sur la désobéissance sont extrêmement sévères. Elles vont jusqu'à prononcer le châtement suprême! Il ne faudrait pas attribuer cette dimension ou cet aspect de la révélation biblique à une prétendue étape du développement religieux du peuple, à une évolution théologique au cours de l'histoire du peuple d'Israël et à celle des peuples en général. N'y voyons pas des traces de mœurs et de coutumes ou de modes de pensée archaïques, actuellement révolues et tombées en caducité à cause de la lumière révélatrice plus éclatante du Nouveau Testament. Ce langage, d'une extrême sévérité, ne peut s'expliquer que si l'on tient compte que le Dieu qui profère des menaces est le Dieu absolument pur, le très Saint d'Israël! Dans les menaces qu'il profère dans l'Ancien Testament, Dieu exprime sa colère dans le cadre même de l'Alliance de grâce.

Le Nouveau Testament atteste que la vie éternelle est la récompense accordée à l'obéissance, en la présence de Dieu. Car le langage du Nouveau Testament (pas plus d'ailleurs que celui de l'Ancien) n'est pas un vague discours décoloré au sujet d'une hypothétique immortalité de l'âme, dans un domaine inconnu, avec ou même sans Dieu. Au contraire, nous y trouvons une assurance claire et précise d'après laquelle ceux qui meurent dans le Seigneur seront avec le Seigneur.

Notons aussi que les menaces sur la désobéissance ne manquent pas ici. Celui qui a vécu dans la désobéissance et s'est obstiné en ses rébellions doit savoir clairement ce qui l'attend; il sera destiné à ce lieu « où le ver ronge et le feu consume sans cesse » (quelle que soit par ailleurs la réalité littérale de cette

description imagée, la réalité que représentent ces images symboliques est aussi effroyable que les images elles-mêmes). Notons aussi que les deux Testaments parlent de la récompense et du châtement en termes tout à fait personnels, et non impersonnels. « *C'est l'âme qui pêche qui mourra* », déclarait déjà le prophète Ézéchiël (Éz 18.4,20), non une humanité abstraite. Rappelons-nous également comment le même prophète conclut ses oracles divins; sa vision de la cité céleste comporte l'extraordinaire et rassurante promesse : « *Le nom de la ville sera : le Seigneur est ici* » (Éz 48.35). Là sera la présence personnelle et proche du Seigneur Dieu. D'ailleurs, c'est cette présence-là qui fait la gloire de la cité, et non des splendeurs impersonnelles. Il serait utile de comparer le chapitre 21 du livre de l'Apocalypse avec la description du prophète de l'Ancien Testament.

Aussi bien les promesses que les menaces ont une application universelle. Ce trait apparaît en premier lieu dans le fait que toutes les nations prendront part aux bénédictions de Dieu, si toutefois elles se soumettent à lui dans la foi. Car Dieu promet à Abraham qu'en lui toutes les nations de la terre seront bénies, aux mêmes conditions que la nation élue de l'Ancienne Alliance. Ainsi, la race humaine est vue sous un angle d'unité. C'avait été pour l'humanité, et non pour elle-même, qu'Israël fut choisi comme nation particulière, propriété de Dieu.

Un autre aspect de cette universalité, que l'on néglige souvent, est que la récompense inclut la perfection de la nature environnant l'homme comme celle de l'homme lui-même. Songeons seulement aux images messianiques si lumineuses dans les écrits prophétiques de l'Ancien Testament. Cet universalisme par rapport à la perfection de la nature soulève, de manière concomitante, la question des conséquences de la transgression et de la chute de l'homme. En effet, ce fut à cause de lui que la création tout entière fut maudite et qu'elle soupire et attend la révélation des fils de Dieu, c'est-à-dire son affranchissement (Rm 8.18-25).

À cet égard, un autre point important devrait être noté encore. C'est pour montrer clairement la différence entre le point de vue biblique du mal et de ses effets sur la nature et le point de vue de l'éthique païenne que les ordonnances de l'Ancien Testament relatives à l'impureté et à la mort ont été établies. Si le mal naturel n'avait pas de rapport avec le mal moral, il n'y aurait aucune justification pour tenir quelqu'un de moralement responsable de la pureté physique, ainsi que le font ces mêmes ordonnances vétérotestamentaires.

Tel est le bien suprême biblique. Il est absolu. Il offre une certitude absolue. Il ne laisse aucun espace pour douter de la nécessité de l'œuvre éthique. Il place sous nos yeux un programme complet, introuvable ailleurs. L'homme peut devenir co-ouvrier avec Dieu. Ses œuvres ne durent pas qu'un jour; elles le suivent jusque dans l'éternité. Le « verre d'eau » aura donc sa contrepartie dans l'éternité, comme aussi les souffrances de l'heure présente, qui ont leur contrepartie en une gloire éternelle!

Mais plus étonnant et merveilleux encore est le constat que même lié à notre éthique d'obéissance, le bien suprême nous est offert comme un don. C'est la raison pour laquelle nous pouvons en parler comme d'un absolu. Il nous est révélé, parce que le Royaume de Dieu est le don que Dieu fait à l'homme pécheur et pardonné, transgresseur de l'alliance et réintégré dans la communion des saints. Il implique de notre part la destruction des œuvres du Malin. Or, les œuvres du Malin, œuvres

méchantes et mortelles, ne sont pas, ainsi que les considérerait une philosophie humaniste ou païenne, un état dans lequel l'on doit vivre ou plutôt végéter tant bien que mal. Si ç'avait été le cas, l'homme ne serait pas appelé à les détruire. Mais une fois objet et bénéficiaire du salut, racheté, il a mission de les combattre de toutes ses forces et de les détruire. Là où le croyant discerne la moindre trace de mal, il y aperçoit une intolérable insulte faite à Dieu, au Dieu saint et Sauveur. Mais il faut qu'il commence par lutter contre le mal qui est en lui-même. Israël dans l'Ancien Testament nous offre la parfaite illustration de ce combat pour la purification.

La destruction des ennemis de Dieu, mission déjà confiée à l'Israël de l'Ancienne Alliance, n'est nullement étrangère en tant que mission et œuvre aux données et dispositions du Nouveau Testament. Celui-ci à son tour veut la destruction des œuvres du Malin, pour lequel le Fils de Dieu s'était d'ailleurs incarné. Il n'y a, sur ce point, ni contradiction ni opposition entre les deux Testaments. Car si Dieu est vraiment tel qu'il se présente dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, dans ce cas le péché doit disparaître, que ce soit violemment, comme dans le premier, que ce soit par la « violence de ceux qui s'emparent du Royaume » du Nouveau Testament; le principe et la mission qu'il préside et organise sont les mêmes. Ils sont permanents. L'homme croyant doit s'y engager résolument.

Enfin un mot sur l'éthique de l'espérance. Il va sans dire que l'Église chrétienne devra constamment se souvenir, aussi bien en religion qu'en éthique, de son attente eschatologique; celle-ci devra être sûre, ferme et lumineuse. Dieu fera disparaître le mal, jusqu'à la dernière trace des terrifiants ravages du péché; mais seulement après son jugement ultime. Cette attente eschatologique ne signifie pas que l'Église doive devenir acosmique, qu'elle doive oublier les contingences présentes et sa mission terrestre.

Mais, plus que toute autre personne, le chrétien aura un œil fixé sur le monde à venir. Aussi, tout ce que nous avons dit sur l'éthique chrétienne et réformée, le Royaume comme le bien suprême, le Royaume comme don et la destruction du mal comme mission divine, nous rendra attentifs au fait que notre éthique est intimement liée à notre attente eschatologique. Attente patiente s'il en fut. N'oublions pas que ce fut bien des siècles après les promesses faites à Israël qu'apparut le Messie; c'est également trop lentement à notre gré que le Seigneur glorifié semble réaliser la promesse de son glorieux retour. Mais l'assurance nous est donnée, notre attente patiente, notre combat ferme ne seront pas vains. Déjà maintenant nous avons quelques ouvertures sur ce futur que nous attendons vigilants et patients, orant et labourant, priant et travaillant. Saint Paul a l'assurance que le Christ préservera jusqu'au dernier jour le dépôt qu'il lui a confié. L'Ancien et le Nouveau Testament nous offrent une éthique de l'espérance, même s'il existe une certaine différence de degré entre les deux espérances, de degré seulement, et non de nature.

Nous pouvons, en toute certitude, parler de l'espérance en tant qu'une macro-espérance dans l'Ancien Testament, c'est-à-dire de longue durée, tandis que nous pouvons appeler celle du Nouveau Testament micro-espérance, c'est-à-dire de courte durée; elle a déjà été réalisée, mais n'a été concrétisée qu'en partie; malgré sa totale certitude, elle n'est accomplie qu'en principe. Car si le Royaume de Dieu est déjà une réalité, il s'agit d'une réalité qui n'est pas encore totalement visible.

Notre tâche ou œuvre éthique ne saurait être qualifiée de provisoire, car elle a une répercussion pour l'éternité. En nous occupant du pauvre, nous servons le Seigneur. Nous pouvons être sûrs que l'idéal placé devant nos yeux est un idéal qui peut se réaliser. N'ayons aucun doute. Il n'existe aucun autre idéal qui, même de loin, pourrait lui être comparé. Tous les idéaux humanistes se terminent dans un cul-de-sac, dans une impasse totale, et signalent la fin malheureuse et tragique de toutes choses ici-bas. Aucun autre idéal humain n'est capable de regarder et de voir au-delà de ce qui est visible.

Mais l'Ancien comme le Nouveau Testament ont tracé pour nous les lignes claires, nécessaires et suffisantes d'une éthique pour la vie ici-bas; celui qui l'accepte et la vit peut regarder avec une joyeuse assurance vers cet avenir qui se hâte vers nous en la personne de celui qui, parce qu'il est notre Libérateur, se présente aussi comme le divin Législateur.

Aaron Kayayan, pasteur

L'Esprit de la loi. Éléments pour une éthique chrétienne et réformée. Foi et Vie Réformées, 1996.

L'auteur (1928-2008) a été pasteur réformé en France et a exercé un ministère radiophonique pour l'Europe, le Québec, l'Afrique francophone et l'Arménie.

www.ressourceschretiennes.com



2016. Utilisé avec permission. Cet article est sous licence Creative Commons.
Paternité – Partage dans les mêmes conditions 4.0 International ([CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/))